

TEMOIGNAGE D'UNE MATHÉMATICIENNE

par Michèle VERGNE

Comme, contrairement à beaucoup d'hommes, nous n'avons pas d'idées générales sur les difficultés psychologiques "des femmes", je vais parler ici de moi ; si malséant que cela soit :

C'est malséant, car dans le milieu mathématique il règne un mythe : "les gens sont reconnus selon leur juste valeur, valeur en soi, indépendante de toute donnée sociale", et tout individu intériorise ce mythe :

Si je ne réussis pas, si j'ai des difficultés, c'est parce que je ne suis pas fort ; si je suis isolée, c'est parce que je suis timide. Si Moi, je changeais mon comportement, alors certainement les circonstances extérieures changeraient, et le jugement des autres sur moi changerait. Si je suis ratée c'est de ma faute, si je suis malheureuse, c'est de ma faute.

Et bien sûr le pendant de l'intériorisation de l'échec, c'est l'intériorisation de la réussite : "si j'ai réussi, c'est parce que je suis intelligent, c'est parce que j'étais prédestiné à réussir, et j'aurais réussi quelles que soient les circonstances".

On vit dans un monde, où tous se déclarent très bien ; bien sûr chacun avoue peut-être des difficultés passagères, surtout lorsque soi on en avoue, mais rien de grave, rien qui ne le mette fondamentalement en cause.

Et somme toute, il vaut mieux ne pas trop avouer ses difficultés, car ceux qui ont "réussi" vous considèrent comme des ratés : "si tu étais vraiment forte, tu t'en sortirais"... Mais ceci est plutôt une affirmation tautologique, une défini-tion : "on appelle forts les gens qui s'en sortent".

Je voudrais parler surtout des difficultés rencontrées en tant que femme, et essayer de montrer combien les chances que je "m'en sorte" en tant que femme mathématicienne, étaient minimes et aléatoires :

Lorsque j'étais adolescente, quelles images positives de moi-même en tant que femme m'offrait la société ? Aucune, je n'étais pas tout à fait le modèle classique du beau "petit boudin" qui aurait plu. Sans problèmes : j'étais maigre, les cheveux raides, je n'avais aucune assurance par rapport à mon corps, je dansais mal ; oui, j'étais forte en classe, mais visiblement cela ne m'apportait rien de valable, du point de vue du seul succès qui comptait : plaire à un type, quelques centimètres de plus à mon tour de poitrine auraient été nettement plus prometteurs de bonheur que tous mes prix d'excellence.

On se protège toujours de l'échec par une valorisation de soi-même sur un autre plan : naturellement pour un garçon, c'eut été la réussite scolaire ; pour moi aussi, je me sentais valorisée par rapport à mes camarades, mais cela ne m'apportait aucun sentiment d'"existence". Je ne pouvais me sentir exister en tant qu'être ayant de la valeur, que si je rencontrais un homme, exceptionnel naturellement, qui me reconnaisse cette valeur.

Donc j'attendais... Je passais mon adolescence à attendre, attendre l'homme idéal, qui sûrement existait pour moi, quelque part dans le monde, qui me venait et qui me reconnaîtrait... c'eut été trop triste autrement et je rêvais... ; de quoi, je rêvais ? eh bien, donc de la seule image positive qu'on voyait des femmes dans l'histoire de la littérature, la peinture, la politique étudiée en classe... je crois que c'est de ce que j'appellerais le mythe de "La Muse"... : la femme est magnifique, elle est extraordinaire car elle est le catalyseur des activités créatrices de l'homme, elle l'aide, elle le soutient s'il est désespéré, elle le révèle à lui-même dans sa richesse... insoupçonnée, elle est heureuse de sa gloire, qui certainement ne lui manquera pas en fin de compte, après les dures épreuves où elle aura été l'inspiratrice, la collaboratrice, et la compagne fidèle et aimante, et qu'il remerciera publiquement ou pas, peu importe, puisque lire la reconnaissance dans le secret du coeur de l'aimée est déjà un bonheur ineffable.

Pour moi, ce que j'appelle le mythe de la Muse, recouvre presque toutes les activités des femmes depuis toujours et maintenant ; toutes sacrifiant leur destin à celui d'un autre, jugé en soi plus intéressant.

Aussi bien la dactylo dévouée et sans ambitions démesurées qui aide son patron, la femme d'un mathématicien qui lui apporte en hâte un cachet d'aspirine lors d'un théorème trop difficile à prouver, qui lui évite les soucis inférieurs du quotidien, la femme au foyer qui cuisine, pendant que son mari lit "le Monde" et il y a dans toutes ces activités, une séduction dangereuse et certaine, que j'ai éprouvée et que j'éprouve encore : "vouloir être la source du bonheur de quelqu'un". La femme au foyer réconfortante, la maîtresse inspiratrice, ou l'étudiante pleine d'une admiration amoureuse, c'est la même femme, exploitée de manière "sentimentale".

Donc à 19 ans, alors que je rentrais à l'école normale supérieure de Jeunes Filles, j'ai rencontré celui dont j'espérais être la muse, et j'avais eu beaucoup de chances : il était assistant de cinéma et écrivait... Je pouvais donc espérer, le faite de la condition féminine : "Inspirer un grand amour à un poète".

Non seulement, ce mythe de la muse est aliénant par rapport à soi-même, dévalorisant ; mais encore la recherche avec romantisme ou cynisme de la valorisation avec romantisme ou cynisme de la valorisation à travers l'homme qu'on possède, écarte les femmes les unes des autres : on noue entre nous des amitiés de connivence, mais aucun échange valorisant n'a lieu. La recherche de l'homme est une activité qui nous met toute entière en cause, et c'est une activité solitaire ; si une fille considère qu'elle a trouvé l'homme idéal par lequel elle pourra se valoriser, alors effectivement toutes les autres filles sont des ennemies, car si elle le perd, elle perd tout d'elle-même. Et en attendant, rien n'a d'importance, rien ne nous permet de véritables relations avec la réalité sociale et avec nous-mêmes.

Ce type était un type intéressant... il était espagnol, un peu trotskyste, habitait Madrid,... je faisais des petits trucs politiques, et je côtoyais comme filles des muses de militants politiques, et cela, c'était bien avant 68, et cela aussi c'était très beau, très exceptionnel, très exaltant comme destin. Bref, je me croyais réellement dans un monde très intéressant, alors que je n'y participais qu'au travers d'un autre... et donc j'ai passé mes trois années à l'Ecole de Jeunes Filles méprisant mes camarades, qui, je le pensais, ne s'étaient sûrement pas trouvées des chantres aussi valorisants : la perspective de celle d'un élève de Normale Sup, c'était bien terne, à côté de celle d'un militant espagnol qui allait sûrement crouler sous les balles,... ou celle plus paisible d'un assistant de cinéma qui allait sûrement devenir célèbre grâce à mon aide dévouée.

Mais la réalité se passait très mal,... entre deux crises, dans l'attente éperdue de lettres, je travaillais... mais j'étais incapable de nouer des relations réelles avec moi-même et avec les autres... A l'école normale de filles, il n'y avait aucune solidarité, aucun échange intellectuel valorisant entre les filles,... à part quelques discussions sur des points de détail de cours qu'on suivait, on ne se parlait jamais de Maths. A quoi bon ? Si on avait quelque chose d'intéressant à dire, il fallait le réserver pour "le" type puisque lui seul en échange pouvait apporter la reconnaissance,... et moi, comme je ne connaissais aucun type qui faisait des mathématiques,... puisque j'étais toute entière, fidèle et aimante, tournée vers Madrid, je ne parlais à personne. A un moment, j'ai voulu partir pour Madrid, je m'étais renseignée sur le lycée Français où peut-être j'aurais pu être professeur, j'aurais voulu me marier avec lui, et mes amies m'y encourageaient et j'aurais voulu avoir rapidement quelques enfants de cet être si unique et si exceptionnel, par qui passait à l'époque toute ma valorisation... Mais, bien contre ma volonté, ces beaux projets ne se réalisèrent pas..., car cette belle et malheureuse histoire d'amour s'est brisée, et moi-même par la même

occasion ; car si je n'avais pas été capable de garder ce type intéressant. c'était parce que moi-même je n'étais pas intéressante. Et j'ai commencé alors une période d'auto-dépréciation tout aussi fausse que la précédente.

J'étais élève en 3e cycle avec Chevalley, qui n'avait aucune idée de l'isolement psychologique dans lequel j'étais, en tant que femme. C'était la période d'initiation guerrière que subissent à peu près tous les jeunes chercheurs, le doute sur soi-même, les épreuves qu'il faut surmonter par soi seul. Je cite Colette Audry qui parle des difficultés que rencontrent les jeunes écrivains, et ce qu'elle dit explique ce que je ressentais dans cette période : bien entendu je ne me l'expliquais pas du tout comme cela à l'époque "mais ces discutailles intérieures stérilisantes, cette mise en cause de soi en tant qu'individu créateur sont tout ce que l'écrivain aura à connaître pourvu qu'il soit né du sexe masculin ; quand l'écrivain est une femme s'y ajoute, de surcroît la mise en cause massive de la catégorie à laquelle elle appartient en tant que catégorie capable de création. La simple mise en cause de l'individu débouche sur sa mise à l'épreuve : rien n'est joué d'avance, il faut courir le risque. Tandis que la mise en cause de la catégorie bouche les issues, en ce qu'elle fait intervenir la prédestination. Tout est joué d'avance : "le jeu n'en vaut pas la chandelle". Je ne parlais à personne : j'avais été très bavarde dans toutes mes classes de filles, mais d'un coup en sortant du baccalauréat, je me découvrais tragiquement coupée de la parole : j'avais peur de parler. Maintenant encore, avant de prendre la parole en public au cours d'un séminaire, j'ai quelques instants de panique. Lorsque j'étais à la bibliothèque en train de travailler, si un type s'approchait de moi, c'était horrible, je cachais précipitamment mes feuilles pour ne pas qu'il puisse voir ce que j'avais écrit (et en fait je suis toujours comme cela). Si je demandais une explication mathématique, ma voix tremblait de peur. Si un type me disait quelques mots mathématiques, mes oreilles se mettaient à bourdonner, et je ne comprenais rien... et j'étais incapable de répondre un mot intelligent... plus exactement, j'entendais à peine ce qu'il disait : à la place j'entendais : "aucune femme ne sera jamais un génie... Vas-y, montre m'en un... tiens par exemple, trouve la réponse à ma question mathématique,... Bof, de toute façon, on n'y peut rien, c'est biologique, c'est la nature" et moi, j'intériorisais à l'époque les stéréotypes imposés que sûrement je n'y arriverais pas, la "création" mathématique m'était impossible, comme à toutes les filles,... et j'avais commencé à suivre des cours d'Histoire des Maths, ce que mon patron considérait comme tout à fait raisonnable pour moi.

Et j'étais prête psychologiquement à l'échec, et je m'auto-dépréciais moi-même sans arrêt, attitude qui m'énerve maintenant autant chez les filles, que l'attitude aussi stéréotypée, sûre de soi des garçons.

Car, bien sûr, tous les jeunes types que je rencontrais, ... et je suivais des cours de géométrie algébrique à cette époque malheureuse, eh bien eux, ils se déclaraient très bien... cela marchait très bien... Justement : mardi dernier au thé de Bures-sur-Yvette ils avaient posé à Grothendieck une question si intéressante, et ils avaient eu avec lui une longue conversation tellement passionnante, ... etc...

Les gens intéressants pour eux, et auprès de qui se faire valoir, c'était l'élite, ceux qui avaient réussi, ou ceux dont on n'avait aucun doute sur la réussite future : le reste, les possibilités douteuses, les laissés pour compte de l'histoire, les accidentés de la route... eh bien, qu'ils crèvent !

Moi j'ai eu l'impression d'être invisible et inaudible pendant de longues années. Je n'existais pas... Je me souviens de l'épreuve des "thés des mathématiciens"... J'y allais quelquefois, ... me préparant fébrilement et je vous passe tous les détails ridicules de l'habillage et du maquillage... et puis je voyais un jeune mathématicien très à l'aise s'approcher de moi, alors j'étais prise de panique et d'un gigantesque espoir... Mais, horreur, en fait j'étais transparente... et c'était le mathématicien derrière moi vers qui il se dirigeait... et moi j'avais bredouillé un bonjour resté sans réponse, et je me retrouvais seule et je m'enfuyais.

Et effectivement, coupée de toute communication vivante et de toute culture mathématique, de relations réelles avec l'objet de mon travail..., effectivement je ne comprenais rien, ... vraiment à m'en souvenir, c'en était même étonnant, je ne comprenais rien aux cours que je suivais... Comme en général, comme c'était la mode, les professeurs passaient très vite sur les détails fastidieux des démonstrations et que moi, je ne voyais pas à quels objets connus, classiques, elles renvoyaient, je ne pouvais pas rétablir les jaloux qui manquaient... "Par un raisonnement standard, on prouve que..." et je me sentais réduite à l'infériorité totale de ne pas pouvoir deviner quel était ce raisonnement standard : je pense que quand les professeurs ne font pas un effort pour expliquer d'où viennent leurs idées, leur intuition, (car maintenant, je ne crois plus que dès le berceau, les hommes étaient prédestinés à savoir, comme moi à ignorer) eh bien ils pratiquent délibérément ou non, une attitude raciste et sexiste à l'égard des catégories qui n'ont pas baigné toute leur vie dans la culture ma-

thématique, et qui n'ont aucun autre moyen de savoir, hors de l'enseignement, d'où viennent les idées en cours.

Et de tout ce que je décris, maintenant je ne pense pas, que cette peur, cet isolement, cette difficulté d'imaginer, cette impossibilité de prendre la parole, d'avoir confiance en moi, de m'intégrer à un groupe, je ne pense pas que c'étaient juste mes propres difficultés intérieures, que je transportais avec moi, et ne je pense pas que si j'avais été moins timide, plus jolie, moins ceci, plus cela, tout aurait été beaucoup mieux. Non c'est faux. Je pense que j'étais juste confrontée à la réalité. Je pense que les femmes vivent effectivement dans une société, où, ouvertement ou insidieusement, elles sont méprisées et agressées mentalement et physiquement... Elles n'intériorisent pas des peurs irrationnelles. Si on a peur, on a raison d'avoir peur ; et comme toute la société environnante, le milieu mathématique est un milieu foncièrement mysogyne ; si une fille prend la parole au cours d'un cours ou d'un séminaire, ou plutôt si elle ne prend pas la parole parce qu'elle a peur, eh bien elle a raison d'avoir peur, car en effet elle risque beaucoup... Si la question est idiote, tout l'auditoire aura immédiatement un stéréotype d'elle, un stéréotype de femme qui est toujours un stéréotype négatif et qui collera très bien à sa peau, qui lui ira parfaitement. Dans le meilleur des cas, ce sera : "oui, elle est bien mignonne, mais elle ferait mieux de faire autre chose que de perdre son temps à ces choses si ennuyeuses, car enfin dans la vie, il y a tellement de choses plus intéressantes à faire, surtout pour une femme".

Et je sais que moi-même, pendant toute une période, je méprisais absolument toutes les filles qui faisaient des mauvais exposés... toutes les filles qui me renvoyaient à moi-même une image négative de la femme et que je ne voulais pas accepter.

J'ai commencé à m'en sortir tout à fait accidentellement. J'ai connu, puis me suis mariée pour quelques années avec un type très sécurisant, et qui m'a beaucoup aidée.

Et de toute façon, psychologiquement c'était un changement fondamental d'être mariée : "oui je ne suis pas si idiote et si moche que cela... puisque moi-aussi... j'ai pu m'en trouver un..." J'avais beaucoup de complexes à l'époque sur mon physique... et pour une fille, les relations sociales et à soi-même, passent d'abord par là. Pour plaire et pour se plaire, pour être aimée et s'aimer, ce qui compte d'abord, c'est le physique.

Je me souvient toujours douloureusement de la réaction, peut-être volontairement cynique de mon père, lorsque j'avais réussi brillamment le concours d'entrée à Normale Sup : "Alors, qu'est-ce que tu veux comme récompense ?... Une opération de chirurgie esthétique ?"

D'autre part, dans le milieu, j'ai rencontré tout à fait accidentellement une fille, Monique Lévy-Nahas, qui consciemment remettait en cause les valeurs élitistes du milieu, et c'était excessivement rare à l'époque... Elle me parlait à moi... elle ne cherchait pas à se valoriser à travers moi pour quelqu'un d'autre... nous parlions réellement l'un à l'autre... non pas en attendant, ou à la place de parler avec un "type plus fort"... par frustration de ne pas être écoutée par un "type plus reconnu".

Enfin, mes oreilles ne bourdonnaient plus, quand je parlais de Maths avec quelqu'un. Elle m'a donné une confiance raisonnable en moi-même. Elle faisait de la Physique théorique et aussi donc des groupes de Lie, on a commencé à travailler ensemble... j'ai rencontré d'autre part aussi un type algérien et qui m'a beaucoup aidée, et j'ai enfin été capable d'abandonner la géométrie algébrique pour faire des groupes de Lie sans avoir trop de sentiment d'échec complet... et maintenant effectivement j'ai complètement surmonté ce sentiment d'échec, je me sens capable de m'intéresser de nouveau à ce sujet avec une conviction raisonnable que tout au moins je pourrais comprendre parfaitement. Mais il y avait à l'époque un blocage psychologique, que j'intériorisais comme intellectuel... et je pense que je n'aurais pas pu m'en sortir, si je n'avais pas décidé de m'intéresser à autre chose... et je crois que ces rôles d'aide ont absolument été décisifs... Pour une fois, les stéréotypes négatifs de la société servaient à quelque chose, en face d'une fille et d'un algérien, je me sentais en pleine possession de tous mes moyens, et je m'apercevais, avec une surprise toujours égale, que par moments moi aussi j'étais intelligente. Entre ces instants d'heureuse surprise, il y avait de grands trous noirs, mais cependant peu à peu mes problèmes psychologiques en tant que fille, changeaient de nature. Je me sentais plus sûre de moi... mais je dépendais toujours entièrement de l'appréciation des autres... il fallait donc leur "plaire" puisqu'on m'avait appris que c'était là ma raison d'être... mais parmi les hommes, il y avait beaucoup d'agressivité vis à vis des filles, et en tout cas aucune solidarité,... leur réussite est trop douteuse... "Bon, qu'elle fasse ses preuves,... après on verra si on la considèrera comme définitivement inférieure ou pas !"

On me renvoyait toujours plus ou moins sournoisement à ma catégorie : "si je disais quelque chose d'intelligent c'était étonnant, quelque chose d'idiot, c'était bien normal". J'ai des souvenirs horribles du séminaire Bourbaki, où j'ai parlé en 69, j'étais très nerveuse, très anxieuse de savoir l'impression que j'avais faite, ... et bien entendu les premières réflexions que j'ai entendues étaient pour moi les réflexions de tous : il y a eu 3 types exprimant quelque chose : le premier, et c'était gentil : "(1) Eh bien, quelle découverte, qu'il y ait des mathématiciennes sexy !" Un autre, assez vieux que je cite tel quel : "(2) Ah, c'était technique, on voyait bien que c'était une femme qui parlait, beaucoup de petits calculs précis, par une seule grande idée" et un autre, un étudiant du même âge que moi : "j'ai entendu Serre et Thom discuter ensemble, ils disaient que ton exposé était vraiment mauvais..."

et de toutes ces réflexions, qui me renvoyaient inexorablement à ma catégorie, j'ai eu beaucoup de mal à m'en remettre... Je m'en suis remise un peu, en juin dernier, lorsque on m'a demandé de parler de nouveau à Bourbaki, et où j'ai donc senti, ce que je savais rationnellement, que cette dernière réflexion, c'était un mensonge inventé par un type frustré de la réussite d'une fille. Mais j'avoue que j'ai abordé le 2ème exposé avec presque la même anxiété que la 1ère fois (et j'ai eu, immédiatement après, droit aux mêmes deux premiers types de réflexions, que je pense d'ailleurs toutes deux justifiées d'un certain côté !). Dès que j'ai bien eu progressé en Mathématiques, dès que j'ai su que je pourrais passer ma thèse alors bizarrement, cela a été une période extrêmement dépressive. Je n'analyse pas du tout bien pourquoi j'étais si déprimée... En gros, c'était un sentiment du genre : "qu'est-ce que je fais là ?" un sentiment d'avoir eu beaucoup de mal à vouloir arriver quelque part, et de trouver le vide. Ce que j'avais cherché, c'était de m'excuser d'être une fille, c'était de chercher la preuve de mon existence à travers la reconnaissance affective et intellectuelle des seuls qui sont le milieu de reconnaissance, les hommes, ... eh bien je ne la trouvais pas là, du moins pas telle que je la désirais... J'avais des rapport à mon travail tout à fait aliénés... Je faisais des théorèmes, non pas pour les théorèmes, ... mais pour qu'on me reconnaisse, qu'on m'aime et je me retrouvais grâce à mes théorèmes placée à une certaine place rigide dans un univers uni dimensionnel, où la valeur mathématique est la relation d'ordre total... Maintenant, bof... c'est toujours un peu le vide, ... la dissociation entre ma personnalité entre guillemets et mon travail... Je continue à faire mon travail de manière très aliénée, ... pour plaire non pas à moi même, ... mais à ceux qui apportent la reconnaissance... les hommes, mais peut-être je ne dépends plus aussi totalement qu'avant de leur appréciation... J'ai une considération mesurée pour moi même.

Mes problèmes en tant que femme ne peuvent pas disparaître, puisqu'ils existent effectivement : je pense que je continue à être isolée en tant que femme : il y a de la discrimination ouverte ou sournoise volontaire ou involontaire contre toutes les femmes ; dans les communications informelles, les femmes sont souvent exclues, prenons l'exemple des Congrès Bourbaki... Même lorsque des femmes "ont réussi" on ne leur fait jamais acquérir un sentiment d'appartenance à la profession, de "solidarité de la profession"... Je ne dis pas que ce sentiment de solidarité de la profession est bon ou mauvais, je dis simplement qu'il ne joue pas de la même façon vis à vis des femmes.

Dans une réunion, un colloque, les mathématiciens se croient obligés d'interrompre leur conversation mathématique, si vous arrivez dans leur groupe, et d'avoir une conversation plaisante, c'est très ennuyeux en général, et plus ou moins lourd si vous êtes une femme "libre", et pour une femme mariée, on montrera un intérêt considérable et soudain pour vos enfants plutôt que pour vos théorèmes. On ne vient jamais vers vous pour vous parler d'un résultat mathématique intéressant, car on ne livre des résultats intéressants qu'aux gens qu'on considère intéressants et susceptibles de vous apporter quelque chose en échange, et donc certainement pas une femme... on viendra vers elle pour parler des difficultés de la vie,... ou de ses nombreuses joies,... J'ai passé un an à Berkeley, que de compliments sur mes qualités de mathématicienne, venant de gens qui, je le savais, ne connaissaient strictement rien à mon travail, mais qui faisaient semblant de juger qu'il était fort intéressant, mais cependant jamais intéressant au point de vouloir en entendre parler dans un échange privé ou public.

Je me sens toujours sur la défensive quant à ma valeur, et encore une fois je pense que j'ai raison de l'être. Au moindre faux-pas, c'est le coupe-ret qui retombera : "on m'avait dit qu'elle était bonne, mais vraiment elle n'est pas si forte que cela"... On n'a pas de crédibilité... Ce qu'on dit, en face d'étudiants, n'est jamais entouré du halo de crédibilité qui entoure les paroles d'un mathématicien mâle blanc reconnu... Si un étudiant vous choisit pour diriger ses recherches, c'est qu'il s'auto-déprécie un peu lui-même. Comme je pense l'avoir fait comprendre, ce ne sont pas forcément les gens les plus inintéressants qui s'auto-déprécient... Mais du coup la direction de recherche devient plus difficile... J'ai dit une fois à un mathématicien en place que sa démonstration était fausse, et je lui ai expliqué pourquoi, il est revenu deux jours plus tard, en me disant : "oui ma démonstration était peut-être fausse, parce que Dixmier m'a dit que Michel Duflo lui avait dit que

c'était peut-être faux..."

C'est très difficile de nouer des relations mathématiques valables avec d'autres mathématiciens en dehors d'un cercle très restreint qui vous connaît bien, il y manque tout d'abord la motivation chez l'autre, ou alors il y a toujours de stéréotypes de paternalisme, sous-entendant que la fille est inférieure, dont il est difficile de se dégager, car effectivement si on dit une connerie, il faut un temps fou pour s'en remettre, et on ne peut pas toujours être brillante, ce qui est la règle du jeu imposée à la fille, si elle veut sortir des stéréotypes paternalistes. J'ai travaillé ces dernières années avec un mathématicien bien connu, Hugo Rossi; c'était très sympa, et effectivement dans l'expérience réelle, au bout d'un certain temps, on s'était complètement dégagés des stéréotypes, par rapport au travail qu'on faisait, on avait une relation très égale dans la pratique, mais 90% des mathématiciens qui verront nos articles passés ou à venir, bien entendu sans les lire, en auront cependant l'opinion suivante : c'est lui qui a tout fait.

Bien entendu, ils ne me le diront pas à moi ; ils m'inviteront même dans les congrès à exposer nos travaux communs, car c'est toujours surprenant de voir une femme parler de Mathématiques, c'est amusant, ... c'est comme voir un chien qui marche sur ses pattes de derrière... Je sens chez eux, quand j'ouvre la bouche, une certaine angoisse... (moi aussi d'ailleurs, je suis angoissée, mais pas pour les mêmes raisons), et ils sont nerveux, et puis surpris et enfin soulagés de voir que tout de même j'ai été assez intelligente pour comprendre ce qu'il avait fait.

De toute façon, je pense que si j'écris un article avec un type, qu'il soit ou non connu, c'est lui qui en dehors d'un cercle très restreint, aura le crédit principal pour l'article, peu importe l'expérience réelle ou ce qu'on en dit. Supposons par extraordinaire que mon collaborateur déclare : "c'est elle qui a tout fait" Eh bien on n'en croira rien, on se dira qu'il est vraiment trop modeste... Si c'est moi qui disais : "c'est lui qui a tout fait" ce ne sera sûrement pas par modestie, ce sera juste décrire la triste réalité.

Combien de fois on entend dire d'un mathématicien mâle, timide et peu communicatif "oh, il est vraiment agréable, il est si fort et il est si modeste"... Par contre je n'ai jamais entendu parler d'une femme mathématicienne modeste, ... si une femme mathématicienne ne dit rien, c'est vraiment qu'elle n'a rien à dire, on ne peut pas supposer une seconde qu'elle aurait le toupet de vous cacher ce qu'elle pense.

Or, moi, la plupart du temps, au cours d'un séminaire, ou d'une conversation mathématique je ne dis pas ce que je pense, parce que j'ai peur... et en fait, j'ai intériorisé complètement le stéréotype sexuel que tel ou tel autre type avait certainement des idées beaucoup plus intéressantes que les miennes et que ce que j'avais certainement de mieux à faire, c'était de les écouter ; et effectivement dans une conversation mathématique, je ne suis pas intéressante, je suis sur la défensive, je ne vais jamais de l'avant, je parle peut-être de ce que je sais, mais j'aurais trop peur de me risquer à imaginer devant quelqu'un. En fait ma collaboration très fructueuse avec Hugo Rossi, c'était par lettres ; devant une lettre, je pouvais réfléchir, mais en face de quelqu'un, je suis bloquée.

En conclusion, quoi ? Il faut apprendre à avoir une considération mesurée pour soi-même. Refuser les comparaisons stérilisantes, refuser d'intérioriser que ce que dit l'autre, le mâle, ce que fait l'autre, en un mot le destin du type est "en soi" plus intéressant, et de s'y sacrifier matériellement ou mentalement. Il faut éviter le mépris de soi-même et de sa catégorie, ce qui est difficile quand on appartient à une catégorie effectivement méprisée... Mais nos seuls alliés, ce sont effectivement les catégories méprisées, les mathématiciens noirs, les mathématiciens algériens, les mathématiciens femmes, les mathématiciens de province,... de Bretagne et même de banlieue. Bref ce serait la majorité, si beaucoup de chercheurs refusaient d'intérioriser les stéréotypes élitistes.